

Poétesse et romancière au style reconnaissable entre mille (casquette noire, phrases courtes, rouge à lèvres rouge, vocabulaire luxuriant), elle est passée, en quelques années, de la marge poétique au grand public. « Je travaille depuis assez longtemps pour avoir les idées claires sur ce que je fais », dit-elle, lorsqu'on l'interroge sur ce succès, surprenant au vu de la radicalité de sa plume. Concentrée, intransigeante, magnifiquement originale, Laura Vazquez est de ces écrivaines qui jouent le jeu de la promotion de la plus belle manière qui soit : avec amabilité, précision et sérieux. Lors de notre rencontre, dans un café de la rive gauche parisienne à l'occasion de l'un de ses passages dans la capitale (elle vit à Marseille), la douceur de sa voix et la mélodie de son accent du Sud-Ouest marquent, comme la manière tranquille et affirmée avec laquelle elle révèle les dessous de l'écriture des « Forces ». Ce roman inclassable, écrit à la première personne mais aux voix narratives diverses, nourri de citations, d'inspirations et de sédition, a le pouvoir des textes qui parlent directement à nos inconscients torturés. Pour l'écrire, comme d'habitude, elle a lu, lu, lu. L'occasion rêvée de dresser avec elle son portrait de poétesse en lectrice.

ELLE. Quand avez-vous appris à lire ?

L.V. **LAURA VAZQUEZ.** Enfant, j'avais une fascination pour la graphie. Ma mère faisait des listes de courses sur des Post-it, et le geste d'écrire me semblait tout à fait enviable, mystérieux, beau et magique. C'est elle qui m'a appris à lire avant que j'entre à l'école primaire.

ELLE. On ne lisait pas dans votre famille, et vous avez ensuite longtemps résisté à la lecture...

L.V. J'ai été élevée par ma grand-mère, qui était illettrée, et il n'y avait dans ma famille aucun rapport à la littérature. Mais, comme j'étais croyante — j'ai eu une crise mystique assez forte, petite —, je lisais le missel à la messe et j'ai commencé à écrire à partir de ça. C'est à l'adolescence, un peu plus tard, que j'ai fait le lien entre ce qui m'intéressait — les prières et les poèmes — et ce que j'apprenais au collège, Baudelaire et Rimbaud. Au lycée, je me suis mise à copier les formes d'expression d'Antonin Artaud ou de Samuel Beckett, que l'on étudiait en classe.

ELLE. Lecture et écriture ont donc toujours été liées ?

L.V. Oui, je ne lis que pour nourrir ce que j'écris.

ELLE. Quelle est donc la bibliographie des « Forces » ?

L.V. « Les Frères Karamazov », de Dostoïevski, a été très important pour la plongée profonde dans l'intériorité d'un narrateur ou d'une narratrice. Le rejet de la société et le rapport à la famille de « Mars », de Fritz Zorn, m'ont aidée pour

le côté manifeste. Et pour la rapidité, je me suis plongée dans les « Lais », de Marie de France, cette poétesse médiévale qui racontait des histoires où tout se passait très vite.

ELLE. Quels livres relisez-vous ?

L.V. « L'Odyssée » et aussi « Don Quichotte » auquel je reviens une fois par an. Je redécouvre aussi à chaque relecture l'immensité de « Madame Bovary » et de « Trois contes », de Flaubert. Pour ce qui est de la poésie, je relis beaucoup « Les Techniciens du sacré », qui compile des œuvres orales, notamment de peuples autochtones. C'est un peu la bible des écrivains contemporains.

ELLE. Adolescente, vous cherchiez-vous dans les livres ?

Vous êtes-vous trouvée dans la littérature queer ?

L.V. Le côté queer, c'était plutôt les gens autour de moi, l'expérience de la vie, les bars lesbiens de Perpignan où j'ai commencé à aller très jeune. Dans la littérature, je cherchais plutôt un secours pour répondre à un mal-être, à une angoisse existentielle. Trouver ce vertige dans les poèmes de Pessoa ou la philosophie de Wittgenstein m'a réconfortée.

ELLE. Qu'est-ce qui vous fait arrêter la lecture d'un livre ?

L.V. L'absence de singularité, de langue, d'inventivité, et de travail aussi. Par exemple, il n'y a pas vraiment d'écriture chez Camus, Simone de Beauvoir ou Jean-Paul Sartre. Il y a matière à une réflexion contemporaine, mais c'est tout petit à l'échelle des grandes œuvres littéraires.

ELLE. Débattiez-vous de littérature avec vos amis ?

L.V. Non, ça ne m'intéresse pas du tout. On n'aime pas tous la littérature pour les mêmes raisons, et c'est très bien ainsi.

ELLE. Quel texte peu connu mériterait, selon vous, de devenir un classique ?

L.V. « Écarlate », de Christine Pawlowska, que mon éditeur Adrien Bosc vient de ressortir aux éditions du sous-sol. Ce texte a été important dans l'histoire littéraire, mais a été enterré parce que c'était une femme, parce qu'elle était seule, parce qu'elle n'a pas cherché à se défendre. Il mériterait d'être une sorte de classique contemporain.

ELLE. Êtes-vous bibliophile ?

L.V. Pas du tout. Il y a des auteurs que je garde parce que je les relis : Proust, Rabelais, Agrippa d'Aubigné, Racine... Je tiens aussi aux livres dédicacés par mes amis. Mais sinon, j'en donne, et j'ai aussi une petite bibliothèque auxiliaire dans le cimetière à côté de chez moi, à Marseille. J'ai nettoyé un mausolée abandonné et j'y mets certains livres en dépôt, que je peux ouvrir un peu au hasard quand j'y vais. « LES FORCES », de Laura Vazquez (Éditions du sous-sol, 289 p.).

